Document generated on 07/01/2025 6:02 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

# Quitte ou double

Marc Rochette

Number 120, Winter 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72888ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rochette, M. (2014). Quitte ou double. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 52–58.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Quitte ou double

## Marc Rochette

Je n'aurais pu savoir, en montant dans cet ascenseur, dans quelle galère j'allais me retrouver, même en considérant l'homme que j'avais été auparavant, l'héritage dont je lui serais redevable pour le restant de mes jours. Aucun signe avant-coureur ne laissait présager ce qui se préparait à ce moment, sinon le jour glorieux qui, au lieu de se terminer dans un embrasement généralisé de l'horizon, s'était éteint dans une triste grisaille. Il faut toujours se méfier des nuages gris anonymes. Rien de bon n'en sort jamais.

Je quittais mon vieil ami P. Bé que je n'avais pas revu depuis un lointain colloque en Westphalie. Fidèle à lui-même, il était toujours alerte, perspicace, d'un humour mordant, et légèrement lénifiant. Nous avions devisé brièvement sur le passé et beaucoup plus longuement sur la particule *ré-* et ses nuances importantes de sens dans des mots tels *résurgence*, *rémanence* et *résolution*.

En me dirigeant vers l'ascenseur, un constat m'avait assailli : il n'avait pas changé d'un iota alors que, pour ma part, et surtout depuis notre dernière rencontre, j'étais devenu un tout autre homme, un homme que je n'aimais plus beaucoup.

L'ascenseur était vide. J'appuyai sur le bouton du huitième, où j'avais mon appartement, un léger picotement à la base de la nuque. La mécanique s'arrêta au septième et la porte s'ouvrit sur un couple qui m'apparut d'abord mal assorti. Lui, plutôt petit, cheveux bruns mi-longs et défaits, bouc bien taillé, vêtements dépareillés, mais l'œil allumé, moqueur. Elle, plus grande, élégante, large chapeau, chevelure noire, regard chaleureux et pénétrant. L'homme me demanda : « Vous descendez ? » et même si je lui répondis, un peu redondant, « Non, je monte », ils entrèrent dans la cabine en ajoutant : « Bof, pas grave. » En sortant, je leur souhaitai une belle journée.

Deux jours plus tard, j'allais faire des courses quand à peu près la même scène se répéta. Avec le même couple que

je n'avais jamais vu dans l'immeuble si ce n'est l'avant-veille. Cette fois-ci, l'homme me demanda : « Vous montez ? » et tout aussi maladroitement que la première fois je répondis : « Non, je descends. »

Le lendemain, chez l'épicier, au détour du rayon des soupes et des conserves, je les vis tous les deux marchant lentement derrière un panier aussi vide qu'un désert de sable. Et je remarquai de nouveau ce léger picotement à la nuque. Cela commençait à faire beaucoup de coïncidences, même s'il s'agissait de nouveaux voisins, car, après tout, je ne voyais jamais les autres. Étais-je suivi ? Non, délire : pourquoi me suivrait-on ?

Le même questionnement, le même picotement et surtout le même couple réapparurent pourtant le samedi suivant, au restaurant. C'est le picotement qui, au bout d'un certain temps, m'alerta et me fit penser à regarder tout autour de moi. Je les aperçus, dans mon dos, placés perpendiculairement à moi de telle sorte qu'ils pouvaient tous les deux m'observer. J'avais cette fois vraiment l'impression d'être suivi. Mais pourquoi ? Et qui ? Enfin, je savais qui vraisemblablement me suivait, mais qui étaient-ils ? Qui représentaient-ils ?

Ce soir-là, en regardant le soleil se coucher sur le quartier commerçant depuis mon balcon, je repensai à ma rencontre avec P. Bé en me demandant si j'étais moi-même condamné à une constance comme la sienne. La solitude dans laquelle je me trouvais me pesait. Peut-être que je commençais simplement à récolter ce que j'avais semé. Je m'étais toujours tenu à distance des amitiés plus solides, ou encore je les avais repoussées au loin. Et m'apparut alors à quel point, de toute façon, on avait dû me considérer comme un mauvais ami puisque j'avais été ignoble tant avec les hommes qu'avec les femmes de ma vie adulte, profitant des uns et des autres, et les laissant tomber comme de vieilles chaussettes dès que le besoin d'eux se faisait moins pressant, ou dès que je me lassais un peu de leur présence. Combien de fois avais-je délaissé un copain dans le besoin, combien de fois avais-je fermement résolu de ne pas donner signe de vie à une femme qui, je le savais

bien, commençait à s'attacher à moi ? Pire : combien de fois m'étais-je amusé à séduire la nouvelle conquête de celui qui m'avait jusqu'alors considéré comme un ami ? D'une certaine manière, je découvrais, à l'aube de la quarantaine, à quel point j'avais été une ordure. S'il existait une justice immanente en ce bas monde, comme le laissait croire la tradition dont j'étais issu, il fallait bien qu'on me remette un jour la monnaie de ma pièce.

Ça avait été une journée grise. Il n'y avait rien d'autre à en dire ; depuis le matin, on avait beau chercher, nettoyer ses lunettes, nul ne pouvait voir son ombre. Pour en rajouter un peu, presque rien, par pure gentillesse sans doute, quelqu'un d'anonyme bien sûr afin qu'on ne puisse se plaindre dans aucune succursale — temple, mosquée, synagogue ou réserve naturelle —, quelqu'un donc avait pensé gorger l'air de tellement d'humidité qu'on se demandait s'il y avait ou non un crachin qui tombait, lui aussi anonyme. Les gens que l'on croisait dans la rue ne souriaient pas, ne se parlaient pas. La ville morne et fade, presque le décor d'un film de zombies des années 90. Une journée qu'on passe à se demander quelle idée nous a pris de nous lever.

En revenant du travail, alors que je m'étais dit que je méritais bien une petite gratification pour avoir traversé cette journée sans faillir, cela s'était produit de nouveau, sans qu'aucun signe annonciateur me permette de m'y préparer, sinon le léger picotement à la base de la nuque qui commençait à devenir familier.

Je venais tout juste de me procurer un petit roman de série noire tout frais sorti des presses, je sortais de la librairie quand je fus bousculé violemment. Je réussis à me rétablir avant de tomber, mais mon livre, lui, n'eut pas cette chance.

— Non mais ça va pas, la tête ! Où vous pensez-vous ? Pouvez pas faire attention !

Je n'en croyais pas mes oreilles. On venait de me charger avec une telle détermination que j'en étais encore à me demander si j'avais noté le numéro de plaque, et non seulement le type qui m'avait embouti tel un bélier montant

à l'assaut d'un rival me reprochait l'incident, mais il m'enguirlandait impérialement en pleine rue ! Je me retournai vivement vers l'individu — *Malappris ! Vous apprendrai, moi, à bousculer les gens de la sorte ! Hurluberlu qui se croit tout permis…* — qui ne tarissait pas sa pléthore d'insultes commentées, avec l'intention ferme de lui retourner verbalement la monnaie de sa pièce. Et là, silence. Le choc, au figuré cette fois, quoique je m'interroge depuis ce temps sur le sens précis de l'expression *au figuré* dans la mesure où ce choc-là, purement cognitif, me paraissait encore plus violent que le premier ; or, comment une copie ou un simulacre peut-il être plus intense que l'original ?

Le choc, donc, de constater qui me faisait face m'anesthésia en quelque sorte. Je restai là à les fixer l'un après l'autre jusqu'à ce que lui se lasse de me haranguer et se pousse avec sa tendre moitié. Le couple de l'ascenseur.

Cela commençait à bien faire ! Non seulement ils me suivaient, mais en plus ils avaient décidé de ruiner ma vie, de me violenter et de m'humilier en public ? Ça ne se passerait certainement pas comme ils l'entendaient. Non mais, croire que je me laisserais faire. Et puis quoi encore ? Une chiffe molle, moi ? Je vous montrerai si je suis une mauviette, vous m'en reparlerez ! Et puis non ! Ne m'en reparlez pas ! Je ne veux plus vous voir ni vous entendre ! Ça suffit, compris ? Non ! Ne répondez surtout pas !

Il me fallut une longue marche avant de retrouver mon calme. Et encore. J'entrai finalement dans un bar du Quartier latin en me disant qu'un verre me détendrait.

Il devait être près de trois heures du matin, et je racontais sans doute l'histoire pour la quatrième fois au barman quand il eut la bonne idée de me mettre dans un taxi : « Allez, ne me remercie pas : un bon geste pour un bon client et un peu de compassion pour la communauté… »

Quand tout va mal, je vous dis.

Bien sûr, en plus de l'incontournable barre dans la tête et du tangage que je ressentais encore un peu le lendemain matin, j'arrivai avec un bon retard au boulot. Ce qui ne

m'empêcha pas de ressentir le petit picotement à la nuque et de les croiser, encore, à un coin de rue du travail. Lui souriait quand je me campai devant eux pour les enguirlander :

— Vous, là, je ne vous retiens pas ! Tout au contraire ! Ça suffit, le petit manège « tu me vois, tu ne me vois pas » ! Comme filature, on a déjà vu plus discret, convenez-en… Non, non, non ! Ne convenez de rien ! Fichez-moi la paix ! Disparaissez de ma vue et que je ne vous revoie plus, vous m'entendez ? Plus jamais ! C'est impossible de s'immiscer ainsi dans la vie des gens ! Hein ! De quoi j'me mêle ? Rentrez chez vous et lancez-vous dans le macramé, vous serez plus utiles à l'humanité !

Avant qu'ils aient pu placer un seul mot, je repris mon chemin vers le boulot, la tête qui voulait me fendre, mais soulagé.

Si j'avais pu me douter de ce qui me tomberait dessus.

•

— Attendez, M. Léonard, ne dites rien, je me sens clairvoyant aujourd'hui…, me dit mon patron, avec un petit air sarcastique qui n'augure rien de bon.

Les collègues, l'air de rien, sont tout ouïe, soucieux de ne rien manquer. On entend toujours le claquement des touches des claviers, les quelques conversations téléphoniques qui ont cours de loin en loin, mais le rythme de frappe a considérablement ralenti, il y a de moins en moins de conversations. Ils guettent tous la fin du combat, le moment de la mise à mort, avec un voyeurisme qui me brise le cœur. Car ils savent tous que c'est mon troisième retard cette semaine, mon septième depuis le début du mois. Et chaque fois que j'écope, même si l'humeur du patron ne s'améliore pas, ils se délectent de voir une victime sacrificielle offerte pour le salut de tous.

— Non, ne dites rien, je vois en vous comme dans un livre ouvert ce matin, c'est de plus en plus clair, voici : il y avait un incendie dans votre rue, en face de chez vous, l'édifice de biais sur la droite. L'arrivée des pompiers vous a réveillé un peu en

avance sur le réveille-matin, mais vous avez perdu du temps à regarder ce qui se passait. Quand même, entre deux coups d'œil à la fenêtre, vous vous dirigiez sûrement vers le bureau à une heure tout à fait acceptable. Mais voilà ! Au moment où vous alliez sortir, un petit avion de tourisme qui se trouvait en perdition est venu percuter le haut de la grande échelle qu'on hissait justement à ce moment-là. L'avion, Dieu merci pour le pilote et les passagers, a pu reprendre de l'altitude juste à ce moment, mais la grande échelle est quant à elle partie dans une grande vrille qui a stoppé net quand elle a atteint le bout de sa course sur le camion, lui imprimant ainsi une énergie rotationnelle qui l'a déplacé sur la droite, le menant à heurter la voiture qui se trouvait garée derrière, faisant en sorte que celle-ci vienne s'encastrer précisément dans la porte d'entrée de votre immeuble, vous empêchant de sortir, comme tous vos voisins. Le constatant, vous vous fîtes la réflexion que cela n'avait guère d'importance et qu'il vous suffisait de repasser par votre logement et d'emprunter la sortie arrière. Le temps de remonter à votre étage et de gagner l'escalier de secours, vous vous aperçûtes que la plupart de vos voisins s'y trouvaient déjà, dont notamment les deux malabars du sixième qui avaient eu la gentillesse de donner un coup de main à la vieille dame du neuvième, oui, oui, celle qui vient d'être opérée de la hanche et pour qui chaque nouvelle marche représente un calvaire incroyable. Bref, le temps que vous vous rendiez à l'arrêt d'autobus, vous n'avez pas raté deux ou trois passages, ce qui vous aurait tout de même permis d'arriver à temps, ni quatre, ni cinq, ni six, mais bien sept passages, tous des autobus bondés, ce qui explique vos trente-cinq minutes de retard. J'ai oublié quelque chose ? me dit-il en me faisant son plus beau sourire.

— Euh, bien, sans chipoter sur les détails, je dirais…

— Je vous demande pardon, reprend-il de plus belle, vous avez parfaitement raison, j'ai oublié un détail crucial, essentiel même ! Vous avez exactement cinq minutes pour prendre vos cliques et vos claques et disparaître à tout jamais de ma vue ! Vous êtes renvoyé !

Et voilà comment, extraordinaire séquence, je perds mon travail.

Il ne me reste qu'à rentrer chez moi, misérable.

C'est dans l'ascenseur de mon immeuble que me vient le sempiternel picotement à la base de la nuque. Extra, un deuxième épisode dans la même journée, comme si le premier n'avait pas suffi. J'en suis à me demander ce qui pourrait bien expliquer la présence de ce couple démoniaque dans mon immeuble quand la porte de l'ascenseur s'ouvre sur un seul visage, un seul individu. Je mets un peu de temps à comprendre. Je suis lent, au moins tout autant que celui qui me fait face. Il n'est pas question cette fois de trouver qui me suit pour le compte de qui, la situation s'avérant beaucoup plus simple, et beaucoup plus inexplicable que celles des dernières semaines.

Non seulement celui qui me fait face porte les mêmes vêtements que moi, mais il a aussi mes traits, jusqu'à la cicatrice au-dessus de l'arcade sourcilière gauche.

Je me trouve désemparé, face à moi-même.